

Par le non conuist an l'ome : quête du nom et quête de soi dans Le Conte du Graal de Chrétien de Troyes

Laurence Hélix

► **To cite this version:**

Laurence Hélix. Par le non conuist an l'ome : quête du nom et quête de soi dans Le Conte du Graal de Chrétien de Troyes. Haquette, Jean-Louis; Colombo Timelli, Maria; Lacassagne, Miren. Moyen Âge, Livres & Patrimoines Liber Amicorum Danielle Quérue, Éditions et Presses universitaires de Reims, pp.37-50, 2012, 978-2-915271-59-1. hal-02925564

HAL Id: hal-02925564

<https://hal.univ-reims.fr/hal-02925564>

Submitted on 30 Aug 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



« *Par le non conuist an l'ome* » : quête du nom et quête de soi dans *Le Conte du Graal* de Chrétien de Troyes¹

Le *Conte du Graal* est un récit éminemment complexe, fondé sur le double principe du roman de quête et du roman d'initiation. Son titre, il est vrai, met en exergue l'importance du Saint Graal, objet d'une quête inachevée que les continuateurs du XIII^e siècle auront à cœur de prolonger. En parallèle cependant, la quête identitaire occupe une part non négligeable de l'intrigue : Perceval et, dans une moindre mesure, Gauvain, sont amenés à percer nombre de mystères entourant leur passé, leur famille, et leur propre identité².

Perceval surtout retiendra ici notre attention : enfant « sans père », il rencontre durant son parcours plusieurs membres de sa famille maternelle mais aussi des figures masculines (Gornemant de Goort, Arthur...) dont la dimension paternelle ne fait aucun doute. Ainsi le *vaslet* élevé dans la *gaste* forêt peut-il combler les « failles » de son éducation et de son lignage : d'étape en étape, il s'initie à la chevalerie, à la courtoisie et à l'amour, avant de s'éveiller à lui-même et de découvrir son nom. Assurément, cette découverte tardive en forme de « révélation » possède une forte charge symbolique ; le nom, en effet, n'est pas un attribut parmi d'autres : quand la mère du héros, aux vers 559-560, affirme à son fils que « *Par le non conuist an l'ome* », elle établit, d'emblée, un lien étroit entre le nom d'un individu et la réalité de son être.

1. Nous avons choisi pour édition de référence celle de Félix LECOY, publiée en deux volumes d'après la copie de Guiot (Paris, Champion, 1981).

2. Gauvain est *a priori* dans une situation bien différente : son nom est parfaitement connu de lui-même, de ses compagnons et des lecteurs ; mais lorsqu'il quitte la cour d'Arthur après les accusations de Guingambrésil, il pénètre dans un monde où nul ne connaît son identité ; à Tintagel, il devient le « chevalier aux deux écus » et passe pour un vulgaire marchand (vers 5030 *sq.*) : il faut attendre le vers 5565 pour que le neveu d'Arthur révèle son nom au seigneur de la cité. Cet épisode, il faut le souligner, a marqué le public médiéval au point d'infléchir l'image de Gauvain : dans les romans du XIII^e siècle, son identité reste souvent dissimulée ; Gauvain est même surnommé, dans *L'Âtre périlleux*, « le chevalier sans nom ».

Choisi par les parents mais propre à chaque personne, le nom est à la charnière du « moi » et du « nous », de l'intime et du collectif. En découvrant le sien, Perceval retrouve l'écho, par-delà les siècles, du « connais-toi toi-même » socratique ; il plonge aussi dans le passé et les méandres familiaux. C'est cet itinéraire, sinueux et mystérieux, que suivra pas à pas notre étude.

Une identité en friche

À l'orée du récit, Perceval évolue dans une famille et un monde déséquilibrés, nettement dominés par les personnages féminins : son père a disparu, ses frères aussi, et, outre sa mère, son entourage proche est en majorité composé de *chambrières*³. Les seuls hommes qui peuplent la forêt, les herseurs, travaillent une terre qui ne leur appartient pas et respectent sans mot dire les interdits de la mère⁴ ; leur autorité est donc inexistante. L'éducation de Perceval, axée sur la morale et la religion, confirme la domination des femmes : le jeune homme ignore tout de la guerre et de l'armement chevaleresque.

La domination maternelle a pour corollaire l'effacement des personnages masculins : les herseurs, nous l'avons vu, sont des hommes sans pouvoir ; mais surtout, les deux frères et le père de Perceval ont disparu, tous trois tués au combat. Nous possédons très peu d'informations sur eux ; nous apprenons simplement, par la mère du héros, que l'aîné des deux frères a eu les yeux crevés (vers 477) ; quant au père, il souffrait d'une grave blessure « *par mi les jambes* » (vers 434). Une telle mention, malgré sa brièveté, n'est certes pas innocente : elle fait aussitôt surgir le spectre d'un homme affaibli dont l'impuissance – physique et sexuelle – fait écho à la terre *gaste* où réside sa famille ; l'adjectif *gaste*, en ancien français, qualifie en effet une terre « ravagée » et « stérile », incapable de produire⁵.

3. Aux vers 724 *sq.*, Perceval, qui vient d'embrasser de force la demoiselle de la tente, s'étonne de la délicatesse de ce baiser, bien différent de celui que lui donnaient les *chanberieres* dont la bouche était *amere* !

4. Leur soumission à la mère est bien sensible lors de l'épisode avec les chevaliers, aux vers 309 *sq.*

5. Chrétien de Troyes a laissé dans l'ombre les origines de cette double catastrophe familiale et terrienne, attisant ainsi la curiosité des chercheurs. Beaucoup d'entre eux, tel Daniel Poirion, ont relevé les correspondances entre le récit du Graal et le mythe

Privé de repères masculins, le jeune homme ne peut pas davantage se réclamer d'un domaine ou d'une terre. Où se trouve la *gaste* forêt ? Que recouvre précisément cette dénomination ? Nous n'en savons rien. Pourtant, au Moyen Âge, l'identité d'un individu et celle de son lignage sont le plus souvent liées à un domaine géographique ; le *Conte du Graal* en fournit maints exemples : nous y croisons l'Orgueilleux de la Lande, Clamadeu des Isles, Gornemant de Goort, l'Orgueilleuse de Logres, autant de personnages qui, de manière plus ou moins lâche il est vrai, se rattachent à un territoire. Mais lorsque Gornemant interroge Perceval sur l'endroit d'où il vient, au vers 1362, Chrétien de Troyes s'amuse à déjouer la question : « *De la cort le roi Artu* » répond le jeune homme, substituant à son lieu de naissance celui dont il vient de s'éloigner⁶.

Le même jeu concerne le nom du héros. Pendant un bon tiers du récit, celui-ci ne nous est pas livré et, de manière plus étonnante encore, Perceval lui-même n'en a pas connaissance. Ainsi Chrétien crée-t-il autour de ce mystérieux nom une attente que traduit avec humour le dialogue entre le jeune *nice* et les chevaliers :

- Mes or te pri que tu m'anseignes
par quel non je t'apelerai.
- Sire, fet il, jel vos dirai.
J'ai non Biax Filz. - Biax Filz as ore ?
Je cuît bien que tu as ancores
un autre non. - Sire, par foi,
j'ai non Biax Frere. - Bien t'an croi.
Mes se tu me vials dire voir,
ton droit non voldrai je savoir.
- Sire, fet il, bien vos puis dire
qu'a mon droit non ai non Biax Sire.

œdipien (les yeux crevés du frère par exemple) ; ils ont aussi repéré, aux vers 3579-3580, une formulation ambiguë, *le pechié de sa mere*, qui pourrait faire allusion à une faute grave et « contre-nature » commise par la mère de Perceval. Mettant ces éléments en rapport avec d'autres récits arthuriens hantés par le motif de l'inceste (ainsi Mordred est-il né de l'union incestueuse entre Arthur et sa sœur Morgain), ils ont supposé l'existence, dans la famille de Perceval, d'une faute originelle du même type, une faute dont la gravité aurait attiré le malheur sur l'ensemble du lignage.

6. C'est seulement à Beurepaire que Perceval, face à Blanchefleur, accepte de révéler son lieu de naissance.

- Si m'aïst Dex, si a biau non. (v. 342-353)

Nous comprendrons plus tard que le *valet* ne cherche pas à esquiver les questions du chevalier ni à se moquer de lui : il reproduit simplement, en toute bonne foi, les apostrophes qui lui sont adressées chaque jour dans la forêt. Mais en cet instant, comment imaginer que Perceval ignore son propre nom ? Mi-amusés, mi-frustrés, nous attendons – en vain ! - que celui-ci nous soit dévoilé. Chrétien, lui, choisit de nous faire languir : quelques pages plus loin, lors du dialogue entre Perceval et sa mère, il continue de dissimuler le nom de Perceval et multiplie à plaisir l'appellation *biax fils*, précisant même, au vers 371, que la mère du héros y recourt « *plus de .c. fois* » !

Derrière le sourire du narrateur, nous percevons sans mal d'autres intentions moins ludiques. Chrétien a sans doute préservé le mystère pour tenir son lecteur en haleine ; le retardement possède un intérêt dramatique évident sur lequel il n'est guère besoin de s'étendre. L'absence du nom favorise aussi, pendant presque un tiers du récit, l'emploi de dénominations signifiantes : *biax fils*, *biax frere* et *sire*, qui apparaissent toutes trois dans l'extrait précédent, nous rappellent que l'individu, au Moyen Âge, se définit d'abord par son appartenance à un lignage ou/et à un groupe social ; ainsi *fils* et *frere* inscrivent-ils Perceval dans le clan familial tandis que *sire* signale sa position dans la société féodale⁷. Enfin, et cette dernière raison nous apparaît primordiale, il ne faut pas oublier que le nom, dans le discours maternel, a d'emblée été présenté comme un moyen de « connaître l'homme » ; si ce postulat est avéré, comment nommer celui dont l'identité reste indéfinie et fluctuante ? Perceval, dans la majeure partie du récit, est un personnage « en devenir », un être dont la situation et le caractère, tels qu'ils apparaissent au début de son parcours, ne concordent nullement avec ce qu'ils deviendront par la suite : il y a là une *discordance* essentielle qui interdit, nous semble-t-il, que le nom de Perceval soit non seulement dévoilé, mais peut-être même choisi et attribué dès les premières pages du récit.

Comme la *gaste* forêt, l'identité de Perceval apparaît d'abord « en friche ». L'absence du père et des deux frères a bouleversé la

7. Notons cependant que Perceval est le *seigneur* des chambrières et des herseurs ; sa domination hiérarchique s'inscrit donc dans un contexte peu gratifiant : au royaume des aveugles les borgnes sont rois !

structure familiale et privé le jeune homme de ses repères masculins essentiels ; la forêt est un monde sauvage, non civilisé, que nul ne saurait situer ; le jeune *nice* enfin, dépourvu de nom, peine à s'inscrire dans un espace et un lignage. Pour Perceval comme pour tout homme, il est pourtant indispensable de découvrir d'où l'on vient pour progresser et savoir qui l'on est. C'est pourquoi le fils « de la veuve dame » choisit la rupture et la fuite, partant vers un monde où il pourra enfin se forger une identité et « coïncider » avec lui-même.

D'une identité à l'autre

Le départ de la forêt est un acte symbolique fort : Perceval s'extirpe de ce monde clos, féminin et protecteur, à la manière dont l'enfant est expulsé du ventre maternel. Le jeune homme ne semble guère hésiter au moment du départ ; pourtant, la rupture n'est pas si simple : alors même qu'il s'éloigne, il jette un regard derrière lui :

Quant li vaslez fu esloigniez
le giet d'une pierre menue,
si regarda et vit cheüe
sa mere au chief del pont arriere. (v. 618-621)

Pris entre le désir de partir pour devenir chevalier et l'envie de rester au bercail près de sa mère, Perceval prend la fuite mais une part de lui-même, nous le comprenons déjà, reste attachée à la douceur immobile de l'enfance.

Jusqu'au séjour chez Blanchefleur, l'attachement à l'enfance transparaît dans les références, multiples, aux préceptes maternels. Quoiqu'elle soit physiquement absente, la mère de Perceval demeure près de lui par la pensée et hante littéralement le discours de son fils⁸ ; c'est elle qui détermine ses gestes et ses propos, comme le montre le lien récurrent entre le substantif *mere* et le verbe *anseigner* (v. 1398 et 1537 notamment). Présente par ses préceptes, la mère l'est également par ses prières, qui ont permis au jeune homme de *durer*, c'est-à-dire de « survivre »

8. Notons aussi que la plupart des personnes que rencontre le héros au cours de sa quête appartiennent au lignage de sa mère : le roi pêcheur est son neveu, la cousine de Perceval est sa nièce, et l'ermite est son frère.

(v. 6187-89). N'oublions pas, enfin, que l'échec du *valet*, au château du Graal, sera explicitement relié à la mort de la mère (v. 3579-3581) : l'influence maternelle, bien réelle, peut parfois s'avérer maléfique.

Le prolongement de l'enfance est également visible dans les vêtements que porte Perceval ; la scène qui oppose le jeune homme au chevalier vermeil est à cet égard très signifiante : Perceval, vainqueur du chevalier vermeil, acquiert et revêt l'armure de celui-ci mais, sous ces nouvelles armes, choisit de conserver ses vieux vêtements. Nous comprenons ainsi que Perceval, en surface, a entamé sa « mue » et s'est transformé ; sa conversion est cependant loin d'être achevée car le *vaslet*, en profondeur, est resté le même. Il faut attendre le séjour chez Gornemant pour que la « mue » s'opère vraiment : le jeune homme résiste, hésite, mais renonce finalement à ses vieux vêtements⁹.

Perceval, quand il quitte la forêt, doit peu à peu se dépouiller de sa « vieille » identité, celle qui le définit comme *fiils de la veve dame*. Mais il lui faut aussi se constituer une identité nouvelle. Pour mieux comprendre ce processus, nous voudrions revenir un instant sur le combat qui oppose Perceval au Chevalier vermeil ; juste après sa victoire, nous le rappelions à l'instant, le *vaslet* s'empare des vêtements de son adversaire et les enfle par-dessus les siens. En agissant ainsi, il ne se contente pas de prendre les habits de son adversaire : il prend aussi sa place et son *nom*, autrement dit : il *usurpe* son identité¹⁰. Pour s'en convaincre, il suffit de relire les vers 2765 *sq.* ; alors que Clamadeu, son seigneur, arrive à la cour d'Arthur après avoir été vaincu par Perceval, Anguinguerron interpelle ainsi les courtisans :

Seignor, seignor, veez mervoilles !
Li vaslez as armes vermoilles

9. Relire à ce propos les vers 1603 à 1620.

10. Jean-Pierre PERROT, dans son article consacré aux « figures de l'individuation » dans le *Conte du Graal*, aborde cet épisode suivant une approche psychologique d'inspiration jungienne. Selon lui, Perceval obéit ici à un mécanisme bien précis qui est l'appropriation d'une *Persona* ; « au moment où il croise le chevalier Vermeil, écrit Jean-Pierre Perrot, [Perceval] s'identifie aussitôt à lui et, en revendiquant les armes, il revendique un rôle social, un statut, un personnage dont il va revêtir l'apparence en s'appropriant l'armure dans laquelle il se glisse ». (J.-P. PERROT, « *Le Conte du Graal et les figures de l'individuation, ou la difficile quête de soi* », dans *Le Conte du Graal*, recueil d'articles réunis par Danielle QUERUEL, Paris, Ellipses, 1998).

anvoie ça, si m'an creez,
cel chevalier que vos veez ! (v. 2765-2768)

Voici donc Perceval désigné comme « *li vaslez as armes vermoilles* », preuve qu'il a acquis, du moins partiellement, l'identité de son adversaire. Quelques centaines de vers plus loin, le jeune homme fait une nouvelle victime ; il terrasse l'ami de la « demoiselle de la tente » et lui ordonne d'aller chez Arthur où il devra présenter ainsi son vainqueur :

S'il te demande de par cui,
si li diras de par celui
cui il fist chevalier vermoil
par l'otroi et par le consoil
mon signor Kex le senechal. (v. 3941-3945)

D'un épisode à l'autre, *li vaslez* est devenu *li vaslez aux armes vermoilles* (v. 2766) puis le *chevalier vermoil* (v. 3943) : l'usurpation d'identité est complète.

Sur le plan symbolique, l'épisode précédent montre bien la manière dont l'enfant, pour grandir, est contraint d'accaparer une identité qui n'est pas la sienne en prenant modèle sur les autres. Tout se passe comme si Perceval, durant son parcours, ne pouvait passer *directement* de son identité passée à une identité nouvelle : il lui faut assumer quelque temps une identité « de transition » indispensable à sa maturation. Dans cette perspective, on notera que le chevalier vermeil apparaît comme la « victime » idéale ; il est en effet chevalier (comme le père de Perceval), et se définit par la seule couleur de ses armes (plus facile à s'attribuer qu'un titre ou un domaine). Plus encore, la mort du chevalier vermeil donne l'occasion à Perceval de surmonter sa propre brutalité. À bien des égards en effet, ce chevalier apparaît comme un « double » de Perceval : tous deux se montrent grossiers devant Arthur et tous deux sont agressifs envers une dame. Par sa victoire, Perceval peut donc exprimer et expier tout à la fois la part de bestialité qui est en lui : loin d'usurper servilement l'identité de sa victime, il la sublime et la marque de son empreinte ; Perceval parvient notamment à détourner et transcender le sens de la couleur vermeille : d'abord associée au sang et à la violence, elle est signe d'excès et d'*hubris* ; mais l'épisode des gouttes de sang dans la neige (où le sang évoque le visage de Blanche fleur) puis celui du cortège du Graal (où figure la « lance qui saigne ») donnent une

nouvelle dimension à la couleur vermeille, successivement associée à l'amour courtois et au sacrifice christique.

La découverte de soi

Les femmes, dans le *Conte du Graal*, sont à la fois informatrices et initiatrices¹¹. Elles sont en particulier les dépositaires du savoir familial, les gardiennes de la famille et de ses secrets. C'est la mère de Perceval, rappelons-nous, qui l'a renseigné sur ses origines ; c'est sa cousine qui, bien plus tard, dévoile des pans nouveaux de sa généalogie. C'est aussi face à elle que Perceval, après son échec au château du Graal, découvre subitement comment il s'appelle.

Le long chemin parcouru par le héros avant de découvrir son nom prouve, s'il en était besoin, l'importance que revêt cet attribut ; le nom de Perceval, à la manière du Graal, se dévoile à lui de manière inopinée, sans avoir fait l'objet d'une quête :

Et cil qui son non ne savoit
devine et dit que il avoit
Perceval li Galois a non,
et ne set s'il dit voir ou non,
et il dit voir, si ne le sot. (v. 3559-3563)

Le jeune *nice* paraît ici touché par la grâce : la révélation du nom est auréolée de merveille, pour ne pas dire de miracle, dans une scène qui n'est pas sans évoquer la Pentecôte et l'intervention du Saint Esprit¹². Derrière le miracle cependant, le lecteur moderne discerne aisément le jaillissement de l'inconscient : après son séjour chez Gornemant puis à Beaurepaire, Perceval vient de voir le Graal au château du roi pêcheur ; grâce à sa cousine, il a partiellement comblé les failles de sa généalogie et de son passé. Autrement dit, il possède désormais les « clés » pour comprendre le monde et se connaître lui-même ; le passé si longtemps refoulé revient peu à peu à la surface : le surgissement du nom en est un des signes les mieux visibles¹³.

11. Cette double fonction est en adéquation avec ce que nous savons de la société celtique, fondée sur le matriarcat et la matrilinearité.

12. Perceval, qui ignorait son nom, le découvre subitement, à la manière dont les apôtres, qui ignoraient les langues étrangères, en découvrent soudain la signification.

13. Bien entendu, ce nom est bien plus qu'un simple agencement de lettres ; il possède une valeur symbolique que les auteurs médiévaux, dès le XIII^e siècle ont tenté de décrypter. Dans la *Troisième Continuation* par exemple, le héros est celui qui « perce le

Peu de temps après avoir découvert son nom, Perceval franchit une nouvelle étape. Cet épisode intervient lors d'un (rare) moment de solitude, face au spectacle troublant des gouttes de sang dans la neige. Au cours de cette scène solitaire mais aussi muette – la seconde après celle du Graal –, Perceval se fige, appuyé sur sa lance, et voit dans l'alliance du rouge et du blanc l'image sublimée du visage de Blanchefleur :

Si s'apoya desor sa lance
por esgarder cele sanblance,
que li sans et la nois ansanble
la fresche color li resanble
qui est an la face s'amie,
et panse tant que il s'oblie. (v. 4177-4180)

En ce moment extraordinaire, le jeune homme oublie le monde qui l'entoure et parvient à lire dans son cœur ; la neige gelée qu'il contemple, tel un miroir, apparaît alors comme le symbole parfait de cette *réflexion* si nouvelle pour lui. Pour la première fois encore, le jeune homme apprend à lire les signes et à les déchiffrer sans aide extérieure ; il accède ainsi à un fonctionnement intellectuel de type analogique et symbolique, indispensable à la lecture de soi et du monde.

En initiant Perceval à l'amour, Blanchefleur ne lui fait pas seulement découvrir la délicatesse et la courtoisie ; l'initiation amoureuse apparaît plus encore comme une initiation à soi-même, une invitation à se construire comme sujet autonome. En contemplant l'image sublimée de la dame aimée, Perceval expérimente en outre un nouveau rapport au temps, un temps ralenti, presque « dilaté », qui contraste avec le parcours accéléré qu'il a suivi jusqu'alors. En cet instant unique, où le temps semble suspendu, Perceval accède enfin à la mémoire et au souvenir, c'est-à-dire à un passé « subjectif » et personnel, qui n'a nul besoin des autres pour exister.

val », en référence à l'anfractuosité (la *frète*) qui, au vers 3023 du *Conte du Graal*, permet à Perceval d'atteindre le château du Graal. Tout récemment, Charles Méla a lu dans le nom de Perceval une double allusion au *val* dans lequel se trouve le château du Graal et au *père* symbolique qui y réside.

À la recherche du père

L'enfance de Perceval, nous l'avons rappelé d'emblée, se passe dans un milieu familial et social déséquilibré, où les figures masculines sont dépourvues d'autorité ou/et absentes. Pourtant, de manière tout à fait paradoxale, Perceval ne fait jamais allusion à son père : chez Gornemant comme chez Blanchefleur, il n'évoque que sa mère et son désir de la retrouver. Cette indifférence apparente ne doit pas faire illusion : si le père « biologique » de Perceval est absent, le *vaslet* rencontre sur son chemin de nombreux pères de substitution qui, peu à peu, le rapprochent de sa « vraie » famille.

Le premier de ces « pères » apparaît dans la forêt : nous pensons bien sûr au « flamboyant » chevalier que Perceval confond successivement avec un diable puis un ange. L'entrevue ne dure pas longtemps, mais elle est décisive : le chevalier apprend au jeune homme quelques rudiments sur le maniement des armes et déclenche en lui la vocation chevaleresque qui va provoquer son départ. Dans cette scène justement célèbre, la relation qui s'instaure entre les deux hommes reflète à bien des égards la relation père/fils, une impression encore renforcée par la naïveté tout « enfantine » que manifeste alors Perceval. Pour la première fois, la mère n'a plus le monopole de l'autorité et de l'*enseignement* ; de façon d'ailleurs significative, Perceval ne prête aucune attention à ses paroles dans la scène qui suit.

Très vite, une autre figure paternelle surgit : Gornemant de Goort, qui accueille Perceval dans son château, lui fournit des vêtements et le « norrit » (v. 1560). Ce dernier verbe, qui traduit au Moyen Âge le fait de « nourrir » et d'« élever » un enfant, n'est évidemment pas neutre ; il renvoie au rôle protecteur de Gornemant et à sa mission didactique. Contrairement au chevalier de la forêt, qui incarnait la dimension guerrière et « virile » du père, Gornemant le *prodome* guide Perceval sur le chemin de la sagesse. Nous ne sommes plus ici dans l'univers brutal et sauvage de la forêt : le château de Gornemant est un lieu policé où priment la bonne éducation et la courtoisie. Même quand le *prodome* apprend à Perceval le maniement des armes, il complète l'entraînement physique par des considérations éthiques : le courage et l'adresse du combattant, affirme-t-il au jeune *vaslet*, ne sont rien sans le respect de l'adversaire et de sa vie.

Parmi les substituts du père, Arthur possède une place à part : lui aussi a pour mission de *norrir* les chevaliers, et sa cour, où demeurent les chevaliers et les domestiques composant la *mesniee* (la « maisonnée »), apparaît comme l'image sublimée de la famille traditionnelle et biologique que Perceval a quittée. Les deux scènes successives où Clamadeu et Anguinguerron sont littéralement « adoptés » par Arthur (qui promet de les garder auprès de lui *jusqu'à la fin de leurs jours*¹⁴) sont d'ailleurs bien révélatrices de ce fonctionnement « familial » de la *cort*. Pour Perceval, cependant, on notera que l'adoption est provisoire : Arthur adoube le jeune homme et le garde un temps auprès de lui mais sa *mesniee* n'est qu'une étape sur le chemin du *vaslet*, qui quitte à deux reprises cette famille « adoptive » pour suivre son propre chemin¹⁵.

Une autre cour accueille provisoirement Perceval : celle du roi pêcheur. Bien qu'il soit le cousin germain du héros (nous apprendrons plus tard qu'il est le neveu de sa mère), ses cheveux blancs (v. 3077) et son attitude font de lui une figure paternelle crédible : lui aussi accueille Perceval, le loge, le nourrit et lui fournit une épée. Pourtant, une fois encore, Perceval ne s'attarde pas : il quitte le château dès le lendemain pour ne plus jamais y revenir¹⁶. Il y a diverses façons d'interpréter le départ de Perceval ; l'une, négative, met en exergue son échec : Perceval, en restant muet devant le Graal, a failli à sa mission et n'a pu rendre la santé au roi pêcheur ; il n'a donc plus qu'à s'en aller. Dans l'optique qui est la nôtre cependant, et qui accorde moins d'importance à la quête du Graal qu'à la quête de soi, le départ du jeune homme paraît nettement moins dramatique : si Perceval quitte le roi pêcheur, c'est parce qu'il n'est pas arrivé au bout de sa quête, autrement dit, parce que le modèle paternel qui vient de lui être offert n'est pas « viable ». De fait, le roi pêcheur est un homme

14. Voir les vers 2760 et 2907.

15. Remarquons en particulier, après la venue de la « laide demoiselle », l'attitude singulière de Perceval : contrairement aux autres chevaliers de la cour arthurienne, qui décident unanimement de secourir la demoiselle de *Montesclaire*, Perceval *redit tot el* (v. 4703) et part de son côté, montrant ainsi son indépendance à l'égard des autres chevaliers et du roi Arthur.

16. « Plus jamais » dans le récit que nous avons conservé : nous n'oublions pas que le *Conte du Graal* est un roman inachevé et qu'il nous est impossible de savoir quelle destinée attendait Perceval.

blessé, peut-être impuissant, dont la terre stérile renvoie à la situation initiale du héros. Il ne monte plus à cheval, pêche le poisson au lieu de chasser le gibier, ne fait plus la guerre, bref, il offre de la chevalerie une image dégradée et moribonde. En termes éthiques, nous dirions que le roi pêcheur incarne la culpabilité de la « vieille » chevalerie laïque (le jeu de mot sur *pecheur* est possible en ancien français comme en français moderne) ; vieux « avant l'âge » (il appartient à la même génération que Perceval mais son corps est usé et ses cheveux sont blancs), il est surtout pour le héros un « repoussoir » incarnant les faiblesses et les limites du modèle chevaleresque. Après avoir quitté son château, Perceval ne rêve d'ailleurs plus de devenir chevalier : il a renoncé, définitivement, à ses rêves d'enfant.

Le roi pêcheur est une figure paternelle et il est le cousin de Perceval ; il est par ailleurs chevalier et héberge le « saint Vase » en son château ; c'est pourquoi nous pouvons voir en lui une figure de transition entre la famille « biologique » du héros et une famille de type « spirituel », au sein de laquelle priment les valeurs et les symboles chrétiens¹⁷. Sans même que Perceval en soit conscient, le roi pêcheur le mène sur la voie du Graal et de la religion chrétienne, cette voie qui, logiquement, conduira bientôt le héros chez son ultime « père de substitution » : l'ermite.

Du père charnel au père spirituel

Juste avant son arrivée chez l'ermite, Perceval rencontre des pénitents dans la forêt. Dans cette scène, qui prépare à la scène « finale » chez l'ermite mais fait aussi écho à la scène initiale de rencontre avec les chevaliers, les pénitents incarnent une nouvelle forme de chevalerie ; ils sont en effet désignés explicitement comme « chevaliers » (v. 6034) mais ils ne vont pas à cheval et ont renoncé à leur équipement traditionnel : « [...] si aloient tuit a pié / et an langes et deschaucié » (v. 6037-6038). Lorsqu'ils aperçoivent Perceval, tous lui reprochent de porter des armes en ce jour de deuil (nous sommes le vendredi saint) et l'invitent à s'en dépouiller :

Certes, il n'est raisons ne biens
d'armes porter, einz est granz torz,

17. La dimension sacrée du Graal n'est plus à démontrer ; ajoutons que le roi, comme les premiers apôtres choisis par Jésus Christ, est occupé à pêcher.

au jor que Jhesu Criz fu morz. (v. 6050-6052)

Nous comprenons que le dénouement est proche : le moment est venu pour Perceval de se débarrasser des derniers « oripeaux » de la chevalerie terrienne – celle-là même qui a provoqué la mort de ses frères et de son père – et de se tourner vers celui qui, par la confession, dépouillera son cœur des vices qui y demeurent : l'ermite.

L'ermite offre sans conteste une image sublimée du père : il est l'oncle de Perceval, il l'accueille, le nourrit, l'héberge et l'instruit. Cependant, à la différence des autres « pères » que le héros a croisés sur sa route, il est un homme de religion, un *prodome* qui a consacré sa vie à la solitude et à Dieu : chez lui, les valeurs de la chevalerie terrienne ont été remplacées par les valeurs chrétiennes de la chevalerie « céleste ». Par son intermédiaire, Perceval intègre la famille « spirituelle » des Chrétiens : il peut enfin « coïncider » avec lui-même et résoudre l'ancienne *discordance* entre ce qu'il était et ce qu'il était *appelé à devenir*. Nous ne sommes donc guère étonnée quand, en réponse aux questions de son oncle, il prononce pour la seconde fois son nom :

- Ha ! Biax amis, fet li prodon,
or me di comant tu as non. »
Et il li dist : Perceval, sire. (v. 6171-6173)

Face à sa cousine, le jeune homme s'était nommé « Perceval le Gallois » ; cette fois, il omet le surnom qui le rattachait à son pays et à sa naïveté passée (les Gallois étaient en effet renommés pour leur « simplicité »). Ce prénom, singulier et unique, signale selon nous l'indépendance toute neuve du héros ; dans la *gaste* forêt, Perceval était en effet le « fils » ou le « sire » de quelqu'un ; mais dans la forêt de l'ermite, il accède à l'autonomie et même à « l'autonominon » : Chrétien de Troyes a renoncé au récit pour faire *directement* parler son héros. Libéré de son passé et de ses attaches, sûr de lui-même et de ses choix, Perceval peut à présent se tourner vers ceux qui, désormais, seront ses uniques parents : la Vierge Marie et Dieu le Père.

Pour conclure

Le *Conte du Graal* offre des lectures multiples ; nous avons favorisé celle qui prend en compte l'accès du héros à son nom et à

son identité. Cette « quête de soi », nous l'avons vu, implique des ruptures successives : Perceval, comme tout *vaslet*, doit quitter le giron maternel pour suivre la voie du père et devenir chevalier. Sa route, cependant, ne s'arrête pas à l'adoubement et à l'acquisition du *los* (la « gloire »). Gornemant, Arthur, le roi pêcheur, apparaissent clairement comme des substituts du père qui apportent leur « pierre » à l'éducation de Perceval et l'aident à se « construire » ; mais le héros ne se fixe chez aucun d'entre eux : pour « coïncider » enfin avec lui-même, il lui faut poursuivre sa route jusqu'au modeste refuge de son oncle ermite, ultime étape avant la découverte du Père éternel.

Dieu le « Père », par sa miséricorde et sa bonté, offre à Perceval l'image la plus sublime et la plus parfaite de la paternité ; il lui offre aussi la chance d'échapper à l'emprise des structures traditionnelles (sociales et/ou familiales) pour accéder au statut d'individu libre, autonome, que symbolise ici l'accès du jeune homme à son nom « propre ». La recherche du Graal, dont l'importance dramatique et symbolique n'est plus à démontrer, est bel et bien indissociable d'une « quête de soi » : d'étape en étape, Perceval a appris ce qu'étaient la chevalerie, la courtoisie, et a comblé les failles de son passé. Mais l'apprentissage de soi ne peut se faire dans la fureur du combat ou le bruit de la cour ; seuls la solitude et le silence que lui apporte l'ermite lui permettent enfin d'être en harmonie avec lui-même : le jeune homme « en devenir » peut, dès lors, renoncer à soi et se fondre en Dieu.

Laurence HELIX
Université de Reims Champagne-Ardenne